

## Avant-propos

Du 14 au 16 septembre 1992, l'Université de Bâle a accueilli une soixantaine de linguistes allemands, français et suisses dans le cadre des 4<sup>e</sup> *Rencontres régionales de linguistique*, organisées sous l'égide de la Société Suisse de Linguistique et de la CILA. Pendant trois jours, des linguistes chevronné(e)s et des jeunes chercheurs et chercheuses, travaillant dans les domaines les plus divers et venant de presque toutes les universités d'une « région » européenne allant de Constance à Lyon, présentèrent et discutèrent, dans une ambiance animée et amicale, les résultats de leurs travaux. C'est très volontiers que nous avons accepté l'offre de la rédaction du *Bulletin CILA* de publier, dans ce numéro, quelques-unes des contributions à ce colloque<sup>1</sup>.

Les travaux présentés dans le *Bulletin CILA* devaient refléter la dimension « *linguistique appliquée* » des rencontres. Mais comment définir les frontières de celle-ci? On a pu assister, ces dernières décennies, à un éclatement des domaines de la linguistique appliquée, qui comprend aujourd'hui, aux yeux de certains, la plupart des approches transdisciplinaires que les germanophones dénomment « linguistiques à trait d'union » (*Bindestrichlinguistiken*). Mais il nous aurait surtout semblé faire violence à l'esprit d'ouverture et de collaboration des rencontres que de choisir une perspective étroite (p. ex. se focalisant sur l'enseignement et l'acquisition des langues). Nous avons par conséquent opté pour l'inclusion d'un vaste éventail de préoccupations, allant des formes d'intervention délibérée sur le signe linguistique à l'exemple des abréviations et formations en -o du français branché (Marianne KILANI-SCHOCH) à des considérations éthologiques sur l'interaction acoustique entre chats et humains (Serge RUBI), en laissant aux lecteurs le soin de décider s'il s'agit encore, ou non, de linguistique « appliquée ».

Cependant, la plupart des contributions choisies se rapportent à la *dimension interactionnelle et/ou procédurale du langage « en emploi »*, même si elles choisissent des points d'entrée et des approches très divers.

Un premier ensemble de contributions s'inscrit dans un esprit ethnométhodologique et se focalise sur la *gestion commune de la production du discours*. Tous ces articles visent à découvrir les « méthodes des membres » à l'œuvre dans la résolution interactionnelle de tâches communicatives précises, qu'il s'agisse de la négociation des rôles dans l'interview de recherche, qui met en jeu la double identité, publique et privée, de l'intervieweur (Si-

<sup>1</sup> La plupart des contributions restantes feront l'objet d'une publication à part dans des *Working Papers* de l'Institut des langues et littératures romanes de l'Université de Bâle.

mona PEKAREK), de l'organisation et de la gestion thématique de la conversation polyadique (Rita FRANCESCHINI) ou de la résolution de problèmes de compréhension en conversation exolingue à l'aide de «séquences analytiques» (Ulrich KRAFFT et Ulrich DAUSENDSCHÖN-GAY)<sup>2</sup>.

D'autres auteurs abordent les *liens discursifs entre marques linguistiques et formats interactifs* dans des perspectives théoriques très différentes. Issue d'un laboratoire de phonétique acoustique, la contribution sur l'intonation de «tu dis?» (Elisabeth LHOTE et Nuzha ABUBAKR) tente ainsi de saisir le rôle de certains phénomènes intonatifs comme «marqueurs de régulation du discours» en se basant sur un modèle inférentiel de la communication. S'opposant à une conception unidimensionnelle de la conversation (qui privilégierait p. ex. le seul mode de structuration hiérarchique et fonctionnelle), Thérèse JEANNERET met l'accent sur la nécessité de la prise en compte d'une pluralité de modes de structuration de l'interaction verbale et insiste en particulier sur l'existence d'un mode de structuration syntaxique. A la recherche de liens entre gestion du topic et gestion de l'organisation discursive, Anne-Claude BERTHOUD et Lorenza MONDADA insistent, de leur côté, sur la «processualité» interactive du topic, qui dépend de l'activité discursive, dans le cadre d'une théorie du marquage. Dans un travail portant sur les stéréotypes, Cecilia OESCH-SERRA et Bernard PY partent, quant à eux, de la prémisse que le stéréotype n'existe que dans et par le discours et mettent l'accent sur les marques linguistiques, en particulier sur la modalisation, qui permet, à des degrés divers, une prise de distance par rapport à la formulation élémentaire. Il va sans dire que cette activité discursive est, à son tour, interactive. Enfin, le papier de Jean-François BONNOT, Arlette BOTHOREL-WITZ et Dominique HUCK sur les variétés de français parlées en Alsace se concentre non pas sur les structures spécifiques de celles-ci, mais sur les stratégies de production du discours – en interaction, il va sans dire, – utilisées par les locuteurs dans des situations caractérisées par la co-présence d'usages linguistiques concurrents et diversement normalisés.

La *dimension acquisitionnelle* peut paraître un peu négligée dans cet ensemble (elle fera l'objet d'un numéro spécial du *Bulletin* en 1994). La seule à s'y référer explicitement est la contribution de Peter SIEBER, qui présente les résultats d'une analyse détaillée des compétences linguistiques en langue maternelle d'élèves à la fin du secondaire supérieur. Si on y ajoute des recherches qui se réfèrent plus ou moins directement à la conversation exolin-

gue (KRAFFT/DAUSENDSCHÖN-GAY, LHOTE/ABUBAKR et BERTHOUD/MONDADA), les lecteurs intéressés aux problèmes de l'acquisition des langues devraient pourtant aussi y trouver quelque chose à leur goût.

Du fait que les contributions présentées ici n'ont pas été sollicitées, mais ont été proposées spontanément par leurs auteurs, elles ne forment pas un tout cohérent ni suivent un principe d'ordre préétabli. Dans leur variété, elles reflètent bien la pluridimensionalité des 4<sup>e</sup> *Rencontres régionales de linguistique*. Nous laissons aux lecteurs le soin de découvrir le ou les fils rouges tout en espérant que le plaisir de lire ces contributions égalera celui des participants qui les ont entendues.

Universität Basel  
Romanisches Seminar  
Stapfelberg 7  
4051 Basel

GEORGES LÜDI

2 Cette étude est la seule à ne pas avoir été présentée à Bâle. Elle le fut à Augst (à 10 kilomètres de Bâle) dans le cadre d'un colloque plus restreint et se prêtait idéalement à une publication dans le cadre de ce numéro.